Document generated on 10/12/2024 1:38 a.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Les yeux fertiles

Number 109, Spring 2006

URI: https://id.erudit.org/iderudit/14251ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this review

(2006). Review of [Les yeux fertiles]. *Moebius*, (109), 151–160.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2006

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Andrée Laberge
La rivière du loup
XYZ, 2006, 240 p.

En lisant *La rivière du loup,* on prend bien vite conscience de la mince frontière qui sépare l'être civilisé de la bête sauvage. Présent en chacun de nous, l'instinct primitif, qui ne demande qu'à s'exprimer, doit être savamment endigué pour éviter les débordements dramatiques. Andrée Laberge réussit avec une grande lucidité à illustrer ces comportements paradoxaux, mettant en scène un père fou ressemblant davantage à un loup qu'à un humain, une femme refoulée, mais soucieuse d'autrui à un point tel qu'elle nuit à ceux qu'elle veut aider, et au milieu, un jeune garçon équilibré qui doit pallierl'irresponsabilité des adultes. Loin de poser un verdict, le roman nous amène à réfléchir sur la nécessité de cet équilibre entre humanité et animalité.

Le roman s'ouvre par la narration du fils qui décrit l'univers fragile et délabré qu'est la demeure familiale, située sur une terre agricole desséchée, en retrait du monde. Le père, descendant direct d'un loup-garou selon une légende qu'il tient de son arrière-grand-père, n'a plus toute sa tête depuis l'attaque qui a suivi le départ de sa femme avec un autre homme. Vivant désormais à mi-chemin entre l'humain et le loup, adoptant des comportements se rapprochant davantage de l'animal, le père peut compter sur les soins et l'amour inconditionnel de son fils qui s'efforce, tant bien que mal, de camoufler les excès de rage inconsciente de son père. L'arrivée au village de Eueee, jeune citadine surnommée ainsi à cause de son bégaiement, bouleverse le jeune homme jusqu'alors paisible. Ce dernier deviendra sa voix et son défenseur contre un voyou de l'école nommé le « tartarin ». Le jeune homme aura aussi à protéger le bonheur précieux bien qu'imparfait qu'il partage avec son père contre l'intrusion dans leur existence d'une protectrice de la jeunesse, alertée par l'infirmière de l'école au sujet d'une cicatrice trop apparente dans le front du garçon. Constatant la décrépitude et l'insalubrité de leur résidence ainsi que le déséquilibre psychologique du père, la « protectrice » décide de sortir le fils de ce milieu qu'elle juge miséreux et inadéquat pour le développement d'un jeune homme. S'ajoute à cela une voisine sainte-nitouche secrètement et honteusement amoureuse de l'homme viril que fût le

père et qui passe ses journées à épier ses moindres faits et gestes. Les plaintes qu'elle dépose contre les deux hommes la déculpabilisent des instincts bestiaux qu'ils lui inspirent. Comme si ce n'était pas assez, le tartarin, ce fils à papa qui a pour idole un tueur en série, s'acharne sur le jeune homme, jaloux de ce dernier parce qu'il est heureux même s'il n'a rien. Envers et contre tous, le jeune homme essaiera de vivre son premier amour avec Eueee, cette fille effarouchée qui voulait être une roche « pour ne plus subir l'usure des hommes, que celle du temps, du vent et de la pluie ». Devant se prostituer pour payer les dettes de drogue de sa mère, elle a depuis longtemps cessé de faire confiance à qui que ce soit, sauf peut-être au jeune homme qui tentera de l'apprivoiser. Leur relation naissante sera écourtée par les assiduités de « cette prétendue protectrice qui ne protégeait personne, à part elle-même des autres », ainsi que par les représailles du tartarin venu déverser sur eux sa haine. Mais quel pouvoir a-t-on lorsqu'on a seulement 15 ans et des rêves de chevalier au cœur pur à opposer à la laideur et à l'hypocrisie du monde ?

Le roman d'Andrée Laberge est éprouvant, et il insiste sur la nécessité pour le sujet de se constituer une persona, un masque de civilité dont la fonction est d'occulter cette nature instinctive qui l'habite. Le père du jeune homme, qui a laissé tomber les codes sociaux pour se fier à son seul instinct, ne provoque-t-il pas chez la protectrice et la voisine des sentiments ambigus teintés de répulsion et de désir bestial ? Ces femmes soumises jusqu'alors à la bienséance dictée par le patriarcat sont maintenant menacées par l'effritement de leur masque de vertu et elles mettront tout en œuvre pour encager cet homme qui menace leur précaire équilibre psychique. Peut-être est-ce aussi parce qu'il a dédaigné leurs maladroites avances alors qu'elles oubliaient, pour un moment, d'être des femmes de principes pour devenir des femmes de chair soumises à son regard ? Ce regard dont chacun a besoin pour confirmer son existence même lorsqu'il assujettit et nie l'individu, au nom de l'art par exemple, comme lors de l'événement photo auquel participe Eueee : 2000 personnes, nues dans le matin glacé, attendant les directives du photographe tout-puissant. Une femme (on apprendra plus tard que c'est la protectrice) défend ses raisons de participer à un tel projet : « Moi je suis venue ici [...] pour pouvoir dire que j'ai fait quelque chose de spécial au moins une fois dans ma vie, peut-

être aussi pour avoir la preuve sur photo couleur que j'existe vraiment... parce que des fois j'ai l'impression d'être invisible, un pur esprit désincarné, et j'ai peur de mourir avant d'avoir existé pour vrai ».
Bref, Andrée Laberge nous offre un roman dur, mais touchant, empli de tout ce qui fait la laideur, mais aussi la beauté de l'être humain qui, confronté à lui-même, doit choisir entre l'être et le paraître, sa véritable nature persistant à le pourchasser à travers le regard des autres aussi bien qu'à travers le sien.

Christine Côté

Dora Mossanem
Harem
Traduit de l'anglais par Claude Seban
Éditions Ramsay, Paris, 2005, 448 p.

L'univers des harems alimente notre imaginaire depuis la parution des *Contes des Mille et Une Nuits*. Ce lieu mythique a fait l'objet de nombreux récits et a inspiré les plus grossiers clichés au fil des siècles. Mais, heureusement, l'auteure de *Harem* ne se contente pas d'idées reçues, elle nous fait pénétrer dans un espace régi par des hiérarchies et des luttes de pouvoir; un univers où cruauté et raffinement s'acoquinent.

Difficile de ne pas être impressionné par ce premier roman de Dora Mossanem, même si cette dernière ne cherche pas à nous époustoufler par son audace stylistique. Le récit se révèle fort captivant malgré sa linéarité.

Le lecteur est donc invité à pénétrer dans l'univers de trois générations de femmes ayant vécu sous le règne du sultan Tamerlan au XIVe siècle. Mariée presque contre son gré à un homme qui la fait souffrir, Rébecca donne naissance à Poudre d'Or. Pour soustraire sa fille à la vie misérable qui est le lot des habitants d'un quartier juif iranien, elle l'introduit dans le harem du shah. Poudre d'Or réussira à ravir le cœur de ce dernier et lui donnera une fille, Jais, qui, par son intelligence exceptionnelle, saura exercer beaucoup d'influence dans le harem.

Dans le récit, les femmes occupent souvent une fonction initiatique assumée par des prostituées, des marieuses, des sultanes, etc. La dépendance des hommes est mise en relief par des personnages subalternes et pitoyables, entre autres des eunuques, qui jouent un rôle déterminant dans cet univers fondé sur un système de valeurs hiérarchique et des rapports de domination. L'eunuque jouit d'un pouvoir qui se traduit entre autres par une certaine influence qu'il exerce sur le shah et le fait qu'il puisse introduire les femmes qu'il désire dans le harem. Ce dernier constitue un microcosme de la société où chacun joue un rôle précis.

Par ailleurs, on constate que la faiblesse de l'homme met en évidence la force des femmes, du moins de certaines d'entre elles. Cette force leur vient du rapport qu'elles entretiennent avec le langage, d'une prise de la parole, d'un sens de la communication qu'on retrouve moins chez les personnages masculins et qui leur permet d'exercer de l'influence dans différentes couches de la société, y compris à l'intérieur du harem.

Il n'en demeure pas moins que la sexualité féminine est fortement réprimée. Facilement « jetables », les sultanes ne constituent que les objets du shah et peuvent être exécutées à tout moment. Elles bénéficient toutefois d'une certaine marge de pouvoir pour autant qu'elles respectent à la lettre les codes et les règles qui régissent ce lieu clos. Malgré l'état de domination et de servitude dans lequel elles se trouvent, les femmes s'inscrivent dans une quête de liberté qui est exprimée symboliquement lorsque Rébecca enlève le voile de Poudre d'Or avant de la faire pénétrer dans le harem.

Dans ce roman, les sens, plus spécifiquement l'odorat et le goût, occupent une place importante, ils renforcent la dimension érotique du texte qui s'avère fondamentale. Tout d'abord, ils revêtent une signification mimétique, évoquent des comportements sexuels : « Elle mordit dans le fruit sanglant, suça ses graines et retrouva la saveur familière, muscade râpée et fleurs de glace. Elle mit le reste dans sa poche pour le donner à son mari » (p. 10). Tout au long du texte, on retrouve des lexèmes rattachés au corps qui façonnent la perspective érotique du récit. Les sens définissent les rapports avec autrui et la connaissance du monde :

> Moïse lui apprit en retour à respirer et goûter les nombreuses senteurs qui habitent le monde, à leur donner couleur et nom appropriés, et à sentir dans toutes leurs nuances les parfums et les puanteurs du corps et de l'âme. (p. 55)

L'auteure reste pourtant en surface, ne profite pas de tout le potentiel érotique de ce récit, ménage ses effets. Il faut également souligner que la sexualité s'avère souvent négative, violente, se résumant souvent à des viols, de la castration, des abus, etc. Elle ne s'inscrit pas dans un climat d'épanouissement mais est vécue à travers des relations de pouvoir. Ce qui est attendu si l'on tient compte du contexte historique dans lequel se déroule le récit. Mossanem emprunte d'ailleurs ce contexte historique pour mieux dénoncer l'asservissement qui subsiste encore, sous plusieurs aspects, dans la société persane d'aujourd'hui. Elle ne se borne pas à décrire les mœurs de cette époque en Iran, dans les harems, mais à en accuser la violence et l'exploitation dont étaient victimes ces femmes enfermées. Ce livre tente de revamper l'image de la femme des harems et de la femme moyen-orientale en général qui, bien qu'elle fasse souvent figure d'objet dans cet univers, sait pourtant aussi s'affirmer avec force. Bien que victimisée, elle prend une part active dans sa quête de liberté, qu'il s'agisse de la mère qui désire une sécurité matérielle pour sa fille ou la sultane qui tente de gravir les échelons de la hiérarchie.

C'est tout de même le personnage de Jais qui sauvera sa mère et sa grand-mère en les aidant à s'évader du harem où leurs vies sont menacées. Jais corrige une injustice familiale en redonnant aux aînées qui lui sont chères la liberté qui leur a été arrachée dès l'enfance.

La quête s'avère indéniablement celle du féminin qui lutte pour s'affranchir, alors que les hommes ne progressent pas, souvent réduits à des rôles d'adjuvants, à des personnages médiocres ou faibles.

Plutôt présentée comme l'expression d'un pouvoir, la sexualité suscite des réflexions pertinentes sur la place de la femme dans cet univers. Notons que l'auteure aurait pu pro-

poser une fiction plus inventive, audacieuse, elle aurait pu aussi choisir une langue plus stylisée, complexe. Mais nous ne remettons toutefois pas en question son talent de conteuse. Elle sait intéresser. Et pour cette raison, cette première tentative de Dora Mossanem est plus qu'appréciable.

On doit, par ailleurs (détail irrespectueux), relever une coquille majeure sur la page couverture. Le lecteur aura compris, en consultant la page de garde et d'autres données apparaissant à l'intérieur du livre, que cette jeune romancière d'origine iranienne s'appelle Dora Mossanem et non Mossanen.

Martin Thisdale

Carole David
Terra vecchia
Les Herbes rouges, 2005, 62 pages.

Il existe de ces terres où l'on ne s'affiche que morcelée, par fragments, à l'envers de ce que l'on connaît et de la vie que l'on abandonne au loin. Des territoires de soi inexplorés s'y dessinent, s'y détachent et la plupart du temps nous touchent. Ailleurs, c'est le démantèlement des vies sur lesquelles on a travaillé si fort, c'est le drame de ne pas avoir su, avant. La recherche de l'absence, des incertitudes, du non-imaginé mais bien loin de l'inimaginable. Ces terres, c'est entre autres celle racontée ici, cette *Terra vecchia*.

Carole David a saisi dans ce recueil ce qu'il est parfois difficile d'avouer : l'absence après coup, les trous laissés là dans la vie sans qu'on les y enfouisse ou qu'on les enjambe, sans les assumer jusqu'à ce que ça devienne impossible. Alors, il devient impératif de s'y attaquer, d'essayer de les remplir, de savoir comment ils ont pu apparaître. Parle-t-on la même langue que nos pères ? D'où partent ces racines dans lesquelles on se retrouve embourbée ? Existent-elles en dehors des mythologies familiales, des cosmogonies de mots couverts, entre le dodo, l'éveil et les fables de l'enfance ? « Depuis / nous réparons ta vie / décontaminons les sols / sous l'autoroute Bonaventure / pics et pelles dans notre code génétique », les enfants vivants d'une disparition, ceux qui creusent, qui pel-

lettent, qui bûchent une lâcheté jamais avouée, la détresse des couvertures.

La poète se relève. Elle ne marche pas très bien, ça ne change rien si elle « est à présent / une fille du Nord / métissée / les yeux en amande », ça boite quand même dans les lieux de la déception des origines, les images qui précèdent notre venue au monde, celles de la *memoria*. Elle rencontre des étrangers, comme celui-là qui « récite par cœur / le nom des rues d'un quartier / où il n'a jamais mis les pieds / les secrets de famille / murmurés / dans les eldorados de stuc / achetés avec du fil et des aiguilles ». Elle le regarde mais ni l'un ni l'autre ne s'apprendront quelque chose à travers leurs déchirures et les échanges rapides de regards; des chiens de faïence.

Elle ne retrouvera pas ce qu'elle était venue chercher, cette fille abandonnée à travers les spectres impossibles et les lambeaux génétiques encore accrochés aux paysages gâchés d'une mémoire illisible. « S'il fallait qu' [elle] dise la vérité / cela confirmerait la présence [du père] / dans cet hôtel américain / de Campobasso », cela confirmerait l'engagement, les voyages comme des exils, toute une vie écrite à l'envers de reçus de cartes de crédit où se lisent encore pêle-mêle des noms de lieux en italien, où pourtant n'apparaissent jamais des noms de femmes ou encore ceux des enfants. Une envie d'avant l'affreuse solitude de la famille, d'avant l'immigration dans une terre à retourner maintenant pour qu'elle montre enfin des signes de respiration, quelques graphies sur le moniteur des désirs. Défrichement de sous les autoroutes à quatre voies et les panneaux publicitaires.

La poète s'épuise. Elle n'a « encore rien écrit / ne sachant dans quelle langue scander / les cicatrices sur la peau [du père], les grains de [s]a voix, les paysages ». Le récit se travaille donc en longs silences, en épuisements, un texte où tout est minimal, jusqu'aux mots, où la prise de parole pourtant est essentielle, celle qui rassemble les spectres, les fantômes, les inconsciences et les macchabées d'histoires à faire peur. Rien ne se répète mais c'est une histoire chuchotée mille fois dans les bars humides, griffonnée sur les murets des cabines des toilettes publiques, barbouillée entre les sièges doubles d'un autobus du long circuit Saint-Léonard.

Des rencontres surprenantes émergent de ce voyage dans plusieurs lieux. Nous sommes parfois confrontés au surréalisme d'une croyance qui va jusqu'à faire délirer la poète : « les revenants de la Terra vecchia / nous ont encerclés / quelque chose d'étrange s'est produit / le sang coulait / entre mes jambes / était-ce en souvenir du viol de ta mère / de ta naissance. » Tout saigne dans cette quête de désillusions. C'est dans cette mare irréelle que la poète en apprend plus sur elle-même que ce qu'elle aurait voulu retenir, des secrets de famille qui portent bien mal leurs noms et quelques autres souvenirs indésirables, apparus sur des bouts de papier semés où elle n'écrira jamais. C'est ainsi qu'on la retrouve, à pelleter sous une existence, à étendre au soleil la peau d'un père qui se tannera pour enfin donner un meilleur son, une certitude aux cris et aux grincements de l'absence soudaine, de l'abrupt départ.

Catherine Cormier-Larose